

Quel film étrange. Quel film exquis. Quelque part entre Stendhal et Antonioni, Alain Cavalier invente ici un langage d'une puissance inouïe. Il permet au cinéaste de nous dire la force surnaturelle dont il faut faire preuve parfois pour s'accrocher à une vie qui ait un sens.

Dans la mort d'Irène, il semble que Cavalier ait trouvé un sens à la sienne. Sublime hommage !

Carlos Gomez - Le Journal du Dimanche

La sidération est encore plus forte quand sa caméra caresse longuement un portrait photographique d'Irène Tunc. Une beauté (elle fut miss France avant de devenir actrice). À force de la scruter, de s'en obséder autant que Cavalier, on croit la voir bouger. D'ailleurs, c'est vrai, c'est du cinéma, elle a bougé, dans notre champ de vision comme dans les souvenirs intimes prudemment dévoilés par Cavalier. Une âme morte est là, a priori toute de bienveillance angélique mais, pas à pas, nettement plus inquiétante. Voilà ce qui est dit, qui suppose une forte dose de courage. Irène n'était pas un ange et Alain non plus. Leur relation érotique fut du genre houleux, à forte fragrance sado-maso. Ce qui relèverait de la confiance gênante si Cavalier ne l'exhaussait. Ce sont des images qui chuchotent à nos oreilles, des sons qui nous parlent. Car *Irène* est grosse de tant de fictions.

Une femme disparaît, dirait-on. Toute de mystères que l'archéologie de Cavalier, fouilles sur un site antique, va peu à peu ramener à la lumière, quitte à refermer d'urgence son tombeau quand la trouvaille est trop triste. De même pour le récit réitéré des minutes ayant précédé la mort d'Irène, qui est comme une litanie, une transe destinée à fatiguer la douleur. Mais ce ressassement est aussi comme un scénario de film, sosie troublant du dénouement du *Mépris* de Godard, dont on se dit que Cavalier pourrait un jour le tourner. D'autant plus qu'au moment de la disparition de son épouse, Cavalier avait mis en chantier une fiction avec elle. Désormais, ce cénotaphe existe, il s'appelle Irène.

Comme le narrateur de *la Recherche*, Cavalier invente son temps retrouvé. Et son cœur bat la chamade pour une bouleversante déclaration d'amour par-delà les vivants et les morts. Il y a une vieille chanson de Julien Clerc qui le dit autrement : "Comme un volcan devenu vieux, mon cœur bat la chamade, la lave tiède de tes yeux coule dans mes veines malades".

Dans les années 1960, le prénom d'Irène était devenu désuet. Le film qu'Alain Cavalier a ainsi baptisé commence par l'évocation de la mort de la mère du cinéaste, laissant planer un moment le doute sur l'identité de la femme ici pleurée. Puis, le premier des voiles qui entoure le souvenir d'Irène se déchire. C'est bien un deuil que porte Cavalier, celui d'une femme désirée, aimée.

Puisqu'il faut définir les films, *Irène* - tourné sans acteurs, avec une petite caméra numérique, comme tous les derniers films de l'auteur - sera un documentaire. C'est vrai, les épitaphes, les élégies, les poèmes sont des documents. Fidèle à la manière qui est la sienne depuis quelques années, Alain Cavalier dispose en un désordre apparent des éléments disparates : plans de lieux jadis traversés par Irène, vides de toute présence, vues des intérieurs que hante le cinéaste au hasard de sa vie quotidienne. Et des cahiers, des agendas qui n'ont pas servi à tenir le registre des rendez-vous mais sont couverts d'une écriture serrée. Un par an, jusqu'à 1972, année de la mort d'Irène. Le cinéaste lit des extraits de ces journaux et révèle progressivement comment il a connu, aimé et perdu Irène. Cette femme, que l'on a cru un instant vieille, est morte au faite de sa beauté. Mais il faut attendre très longtemps pour qu'Alain Cavalier nous montre les traits de la disparue, sur une photographie.

Cette révélation vient apaiser une curiosité teintée d'inquiétude, née au long du voyage d'Alain Cavalier au cœur de ses propres ténèbres. Par les mots et par les images, le cinéaste exhume tout ce qui fait cette histoire : le désir, le plaisir, mais aussi la dépression qui accablait la jeune femme et la culpabilité de son amant, incapable de l'en délivrer, culpabilité qui se muait en colère, en agressivité. Pour évoquer les détails les plus intimes de ces tourments, Cavalier recourt à un art inédit, qui tient à la fois du cinéma et de la sculpture. Des objets de rencontre, oreillers et traversins, fruits, cailloux sont disposés devant la caméra et deviennent une représentation irréfutable et bouleversante d'une histoire d'amour.

Il faudrait écrire bien mieux que ça pour rendre compte de l'émotion qui surgit à la vue de ces objets, tout à coup chargés de désir ou de souffrance. Bien au-delà des soucis de la pudeur et du paraître, Alain Cavalier a trouvé l'expression juste d'une expérience intime qui se gravera dans la mémoire de chacun des spectateurs d'*Irène*, comme le plus personnel des souvenirs.

Thomas Sotinel - Le Monde

Toujours plus proche, toujours plus simple et plus léger, Alain Cavalier entreprend une expérience des plus grandes profondeurs : consacrer tout un film à une héroïne absente, à une femme aimée invisible, à une morte qui ne vit plus que dans sa mémoire à lui. Mais de quelle vie ! Et comme il l'a aimée, celle qui fut sa compagne. C'est l'énigme de l'absence et le scandale de la disparition, que filme Cavalier. Il ne peut le faire qu'en se mettant lui-même en jeu, avec ses journaux intimes, sa voix qui fait les images... Là où l'extrême pudeur et l'impudeur extrême se rejoindraient, il avance seul avec sa toute petite caméra, il se tient. Et c'est le plus matériel des récits d'amour perdu, la plus abstraite des peintures du sentiment d'être dans le monde qui prennent corps au fil de ce voyage à travers le temps.

Jean-Michel Frodon - Les Cahiers du cinéma

Et puis il y a ta voix du cinéaste, une voix émue, légèrement voilée, fatiguée, qui paraît chuchoter dans le creux de notre oreille. Cette douceur murmurée contribue à faire d'*Irène* une sorte de confession intime, un film qui ressemble aux confidences d'un ami plutôt qu'à un spectacle. Et qui transforme chaque spectateur en initié (sans délit) à qui l'on confierait un secret. Le secret de l'amour dépassant la mort, transfiguré par la création. Ou comment faire partager la plus intime des histoires.

Serge Kaganski - Les Inrockuptibles

avec l'option cinéma  
du lycée Arthur Rimbaud  
de Sin-le-Noble

**CINÉ-DIMANCHE**

**LES STARS S'INVITENT**

**À L'HIPPODROME : JUDY GARLAND**

**DIMANCHE 13 DÉCEMBRE**

**10H30 JUGEMENT À NUREMBERG**

**15H00 LE MAGICIEN D'OZ**

**17H00 UNE ÉTOILE EST NÉE**

**SALLE PAUL DESMARETS**